Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 31

Artikel: Aménité
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218118

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

61me ANNEE — N° 31 *Fondé par L. MONNET et H. RENOU.* Samedi 4 août 1923.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.— six mois, Fr. 3.50** — *Etranger,* **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au ***Conteur Vaudois*** jusqu'au 31 décembre 1923 pour **2 fr. 50** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

ENTRE NOUS, VOISINE...

NOTRE bon Conteur a chanté la haute et claire gloire du 1er Août, Voisine, et je veux aujourd'hui vous rappeler ici de quel beau pays nous sommes les enfants ! Voyez l'été éblouissant rayonne et cependant que tant d'autres languissent à l'ombre torride des villes, nous n'avons qu'à lever les yeux pour rencontrer le ciel libre, qu'à respirer pour sentir le souffle frais et parfumé des champs qui frissonnent au crépuscule !

Ici, c'est la plaine avec ses vergers plantés de pommiers ronds, ses maisons paisibles et ses larges routes faciles ; là, c'est la montagne aux mille sentiers où la vie agreste atteint les cimes parmi les sauvages beautés de la forêt et les pures splendeurs des collines neigeuses et voici encore à nos côtés le lac où sur l'eau bleue rêvent de lointaines barques... Les barques ailées de voiles blanches qui passent comme au large là où s'arrête la ligne du côteau, les barques qui s'en vont on ne sait pas où et que parfois on souhaite suivre dans l'inconnu !... Pourquoi cela, Voisine ? Parce que nous sommes les mécontents, les inconscients ingrats de la vie, et que nous ne connaîtrons peut-être notre bonheur qu'après l'avoir perdu. Il est certes nécessaire de s'instruire des choses du dehors, de se développer au contact de l'étranger et de se donner à soi-même les points de comparaison sans lesquels on risque de ne jamais dépasser le médiocre des débuts, mais autant cela est nécessaire autant aussi il est essentiel de revenir.

Laissez partir vos fils, avec les barques aventureuses, Voisine, mais dites leur bien que la belle terre vaudoise les attend, qu'elle a besoin de leurs forces et de leur cœur. Montrez leur la plaine souriante et la montagne qui se dore au couchant, montrez leur le bien précieux entre tous qu'est un beau pays et vous les verrez, avant qu'il soit longtemps, revenir et se pencher sur la terre brune qui les a vu naître, à l'ombre du clocher, là où hier brûla, si haut et joyeux, le feu du Premier Août !

L'Effeuilleuse.

Aménité — Deux banquiers se querellaient :
— Apprenez, dit l'un d'eux, que je suis incapable de commettre une mauvaise action !
— C'est bien assez d'en émettre, répondit l'autre.

LÈ DOU FRARE PEQUABOU

L'ETAI courieu de lè vère clliâo doû frâre Pequaboû. L'avant à nom Bètor et Manguelion. L'ètant besson et sè resseimblliâvant quemet doû matoû nâi. Quand l'è qu'on îre avoué ion, on ne savâi pas s'on n'ètai pas avoué l'autro. Mimameint lâo mére que lè z'eimbrouillive, et quand l'è qu'ein pourdzive ion lâi arrevâve d'apportâ lo seillon à l'autro. Leu mimo n'avant jamé ètâ fotu de savâi cô l'irant. Heureusameint que s'ètant pas z'u maryâ. Lâo fenne n'arant jamé su quin l'ètai lâo z'hommo et madama Bétor n'arâi jamé ètâ fotu de savâi se droumessâi pas avoué monsu Manguelion et madama Manguelion avoué monsu Bétor. Cein vo baille dâi refreson amon lè dzènâo rein que de lâi peinsâ. Se ti lè z'hommo et tote lè fenne sè resseimblliâvant, tot parâi ! quin mécllion mécllietto. Einfin, quie ! l'è prâo bâlenâ.

Dan po ein reveni âi frâre Pequaboû, lo régent pè l'ècoûla, l'è z'avâi einmècllià dein sa tîta et lo menistre assebin. Po lo catsîmo l'avâi recllîamâ onna Bibllia et Bètor l'avâi de âo menistre :

—On ein a bin iena à l'ottô, mâ l'è tant grôcha, que l'è on mâobllio dâo diâbllio à tserrèyî.

L'avâi ètâ punâ et l'è à Manguelion qu'on avâi recllîamâ la punechon.

Et l'è veré que cllia Bibllia l'ètâi mauléja à tserrèyî avoué sè doû pî de grantiâo et son demi-pî de hiautiâo. Pèsâve bin veingt livre et lè doû frâre Pequaboû s'ein servessant po dâi mouî d'affère. On coup que ion dâi doû ètâi malâdo — sé pas se l'ètâi Bètor âo Manguelion, lo sâvant pas lâo mimo, l'avant einvouyî queri lo menistre que l'ètâi 'na tant brâva dzein, mâ qu'avâi âobliâ sa Bibllia. Et lo menistre dèmande :

— Baillî mè vâi la voûtra ! Vo lièri on chaumo.

Betor vouète Manguelion que guegne Bètor. Po fini Bètor sè décide à dere :

— on a bin la grôcha, mâ... l'è teindyâ.

— L'è veré ! l'è teindyâ ! que fâ Manguelion.

— Quemet, l'è teindyâ ? que repond lo menistre.

— Oï, fâ Bètor, à la câva, avoué on pequiet dèzo et dâo fremâdzo, po preindre lè ratte.

Et lo malâdo l'a bo et bin faliu modâ po l'autro mondo sein avâi oïu lo chaumo. Et lè frâre Pequaboû n'ant jamé su âo justo lo quin dâi dou l'ètâi moo. Et cein lè z'a rîdo eimbêta, damachein que quand lo marelhi l'è venu po l'einterrâ l'a de à clli que l'ètâi setâ à la trabllia :

— Lo quin dâi doû faut-te einterrâ ?

Et l'autro, qu'ètâi on bocon bedan l'a repondu :

— Diabe lo mot que i'ein sé. Preinde adî clli que s'è pas lèvâ stâo dzo.

Marc à Louis du Conteur.

A PROPOS DE LA FÊTE DU 1er AOUT

NOUS avons donc célébré mercredi 1er août la fête nationale. Il fit l'après-midi un temps superbe. Sur le ciel d'un bleu profond, les drapeaux qui flottaient au faîte des édifices publics se détachaient vivement. L'animation était grande dans les rues de la capitale, malgré la chaleur, vraiment caniculaire.

Au coucher du soleil, soudain les sonneries emplirent l'air. C'était un moment impressionnant, car chacun se disait qu'au même instant, dans tous le pays, dans le plus petit hameau comme dans la plus grande cité, partout, les cloches unissaient leurs voix harmonieuses.

Le soir, sur diverses places, il y eut des concerts donnés par les sociétés locales. Il y eut aussi des discours. Est-il fête sans discours ? Partout, foule nombreuse.

Puis, quand la nuit fut là, au sommet et sur le flanc des collines et des grands monts des feux s'allumèrent qui attestaient avec évidence l'unanimité des sentiments patriotiques.

Ce fut, disent plusieurs, une bien belle fête. Mais d'aucuns, en revanche, et nous serions bien tenté de nous ranger de leur côté, ont exprimé leur regret de voir notre fête nationale tourner à l'abbaye au programme banal : fanfare, discours, bientôt, banquet et bal, sans doute. Enfin, quoi, tout le tralala. Ah ! comme ils aimaient mieux le premier cérémonial, si digne, si solennel dans sa simplicité et qui se bornait tout bonnement à la sonnerie de cloches, au coucher du soleil, à la même heure, dans tous les villes, villages et bourgades du pays, puis, la nuit venue, aux feux allumés, comme un symbole, sur toutes les collines et sur les cimes. Que cela etait mieux, cent fois mieux. Pourquoi donc a-t-on changé ?

L'AMATEUR D'ANIMAUX

VOUS lui parlez dans la rue, vous croyez fixer son attention, il a l'air de vous écouter; eh bien ! pas du tout; tout à coup il vous lâche au nez un énorme coup de sifflet pour rappeler son chien, dont l'éloignement absorbait toutes ses facultés; vous recommencez votre discours interrompu et pensez cette fois pouvoir l'achever sans encombre. « A bas ! » s'écrie-t-il d'une voix de Stentor, pour repousser Azor qui, sortant d'un ruisseau, s'est élancé sur son maître, et grave l'empreinte de ses pattes caressantes sur un pantalon blanc. Son chien, voyez-vous, c'est son idole, son ombre, l'objet presque unique de sa pensée; il se promène pour lui faire prendre de l'exercice, il lui parle, le baise, le brosse, le lave, le tond et le tient sur ses genoux lorsqu'il n'est pas entre ses jambes. Monte-t-il en diligence, Azor doit s'y placer à côté de lui, au risque d'ampuantir les voyageurs, et de s'attirer avec eux de méchantes affaires, car s'il pardonne à qui lui marche sur le pied, il insulte celui qui marche sur la patte de son chien, et n'en ferait ni plus ni moins pour la dame de ses pensées.

Vous vous informez de la santé de sa femme, il vous répond avec nonchalence, même en comprimant de légers bâillements; mais si vous lui parlez d'Azor, soudain son œil s'allume, sa phy-